



Figure Project - Latifa Laâbissi

CONSUL ET MESHIE
REVUE DE PRESSE 18/19

- 2018 -

Ouest France **P.2**

Ma Culture **P.3**

- 2019 -

Danser - Canal historique **P.9**

Parisart **P.12**

- 2018 -



Bêtes ou humaines, les artistes sèment le trouble

Festival du TNB. La performance *Consul et Meshie* interroge la relation entre l'homme et l'animal, qui nous dit aussi beaucoup sur notre rapport au monde. Avec une promesse d'humour.

Latifa Iâbissi.

CRÉDIT PHOTO OUEST FRANCE



Au cœur du spectacle *Consul et Meshie*, c'est la question du rapport à l'autre qui est posée, « nous sommes toujours l'autre de quelqu'un et on doit s'arranger avec cette altérité qu'on ne comprend pas toujours », explique Latifa Iâbissi.

Fascination, fétichisation, rejet... Dans ce spectacle où elle partage la scène avec Anotonia Baehr, la chorégraphe rennaise cultive l'étrangeté: « Si face à l'animal, au singe par exemple, on peut voir un espace d'identification dans la façon de regarder, de prendre son petit, de jouer, on reste séparé par la question de l'espèce. Là, au spectacle, on a voulu que le public soit perdu. »

Une performance, où l'on rentre et on sort

Costumes poilus, attitudes espiègles et très libres, ni tout à fait humaines, ni tout à fait animales, les deux danseuses ne singent pas, mais évoluent dans l'habitable d'une limousine, équipées des matériels high-tech dernier cri.

« Le fait de jouer dans un espace domestique avec des éléments de



Consul und Meshie.

CRÉDIT PHOTO DR

la société de consommation, mais aussi de faire usage des intelligences habituellement réservées à l'homme crée le trouble. » Plus qu'un spectacle, il s'agit d'une performance. Le public peut durant 3 heures et demie, entrer et sortir, revenir.

Les deux chorégraphes se sont inspirées de biographies animales, des écrits de Donna Haraway, philosophe anthropologue et des chimpanzés Consul et Meshie qui, au début du XX^e siècle, vivaient comme des humains chez les humains, à tel point qu'ils ont fini par se considérer comme tels.

« Consul a été éduqué comme un dandy, on le voit sur les photos, en costume cravate, boire le thé. L'histoire de Meshie est différente. Elle a été élevée comme un enfant de la fratrie, jusqu'à ce qu'elle manifeste des désirs sexuels. La famille l'a alors mise au zoo. Le père lui a rendu visite jusqu'à la fin de ses jours. »

Une expérience

L'homme a la raison, le savoir, l'arbitrage. Est-ce qu'on pourrait vivre avec rien d'autre que nous-même sur la planète ? Il n'y a pas, pour les deux chorégraphes, de volonté de faire

débat, « mais de rester du côté de la fiction, du sensible, de l'expérience. Après, la réflexion peut naître parce qu'on se laisse attraper par un imaginaire. Mais on ne donne pas de leçon ».

Agnès LE MORVAN.

Vendredi 16 novembre et samedi 17 novembre, à 20 h, **dimanche 18 novembre**, à 14 h 30, au TNB, durée 3 h 30, 11 €. **Mardi 20**, à 18 h, rencontre avec les deux chorégraphes, auditorium de l'école des Beaux-Arts.

MACULTURE

04/12/18 - Marie Pons

Consul & Meshie, Latifa Laâbissi & Antonia Baehr

Par [Marie Pons](#). Publié le 04/12/2018



C'est une performance-fleuve. Les deux chorégraphes Latifa Laâbissi et Antonia Baehr, accompagnées de Nadia Lauro à la création des costumes et de la scénographie, nous invitent à faire la traversée d'un temps où se créent des points de résonance entre passé, présent et futur en plaçant l'être humain au centre de questionnements multiples. Une expérience fascinante, dont les ramifications se déploient dans l'intelligence et la finesse d'un jeu d'improvisation qui tisse progressivement une toile tendue vers nous comme un miroir.

Quand on entre dans le studio qui est lieu de la performance, on s'assoit sur des coussins disposés autour de deux singes savantes. Latifa Laâbissi et Antonia Baehr sont posées sur un décor futuriste énigmatique, un vaisseau gonflable gris-brun, à mi-chemin entre l'intérieur cuir d'une voiture de luxe et une plateforme flottante, rétroéclairé en son centre. La peau de simili cuir est pourvue de fermetures éclairs, qui une fois ouvertes donnent accès à des caches secrètes, recouvertes de fausse fourrure. Elles en extraient des objets dont elles performant et discutent le sens, la fonction culturelle, sociale, l'usage. Elles sont vêtues-déguisées en singe, corolle de fourrure blanche encadrant le visage, académiques brun et beige dont sortent leurs seins, mains et pieds peints.

Pendant les 3h30 que dure la performance, les deux chorégraphes glissent entre attitudes simiesques et comportements humains. Qu'elles regardent une série sur une tablette, brodent, dorment, fassent du yoga, discutent, se grattent ou déambulent à quatre pattes, elles prennent soin de lier ensemble ce qui relèverait de la femme et de l'animal, de créer un milieu de confusion, et donc un terrain de réflexion.

Leur attention aiguë et renouvelée sans cesse au cours de l'expérience est impressionnante. La composition de leur partition est incarnée dans le moindre détail, de l'articulation des doigts aux tressaillements du visage. Elles tressautent et se placent en état d'alerte lorsqu'un bruit qui pourrait être signe de danger émane du public. L'une des pistes de questionnement est de savoir qui est prédateur, regardeur et regardé, dominant et dominé, qui détient le pouvoir et le savoir ici. Elles ont chacune leur personnalité et leur caractère. Consul et Meshie étaient deux chimpanzés vivant au début du XXème siècle parmi les humains et pour partie comme eux, buvant le thé, portant une cravate. C'est cette zone trouble entre « eux » et nous, entre les frontières et catégorisations que l'homo sapiens a tracé entre les choses, dans le monde, et parmi ses semblables qu'elles viennent interroger ici.

On pense au projet pharaonique de l'Atlas Mnemosyne d'Aby Warburg, qui avait entrepris de tisser des liens entre des images issues de l'histoire de l'art, qui mises côte à côte dialoguent par leur proximité même. Latifa Lâabissi et Antonia Baehr entreprennent avec la même ambition folle et ordonnée de faire saillir des images qui se rapportent à la culture occidentale, comme des arêtes qui coupent le sens commun. Leurs références, la méthode de faire, les figures de leur atlas sont corrigées et revues à l'aune d'une lecture qui rebat les cartes de la décolonialité du regard et des arts, du point de vue occidental, du rapport entre humains et autres animaux, entre hommes et femmes, soit un aller-contre la dualité pour y préférer un jeu de nuances complexes.

Il y a le moment où elles saisissent un canevas pour broder un ouvrage au « point colonial », lunettes sur le nez et tutorial youtube à l'appui. « *In the jungle* » peut-on lire en fil rouge sur la toile blanche. Il y a des poses issues de l'histoire de l'art esquissées, une odalisque ou les deux femmes posant torse-nu dans ce tableau Renaissance, *Gabrielle d'Estrées et une de ses sœurs*, où la femme de gauche pince le téton de celle de droite. Il y a l'or des dents qui fascine l'une d'elle au point de vouloir acheter la dentition de sa congénère pour récupérer le métal précieux. Il y a des dialogues arabe-allemand, langues qu'elles s'apprennent par bribes l'une à l'autre. Il y a la crise de rire d'Antonia Baehr à la question persistante de Latifa Laâbissi « *Where do you come from, tell me?* ». Il y a dans ce temps qui semble infini une notion de passé, où elles annoncent croquer la dernière pomme, et de futur dont la nourriture symbolique est la galette de riz.

Dans un fil temporaire continu, où le dire et le faire s'entremêlent, on navigue ainsi entre des images et des mots à saisir et assembler soi-même. L'image du zoo est peut-être la première à être retournée. Ces femelles-singes que l'on sait déguisées puisqu'un académique leur sert de peau posent la question du zoo humain,

de cette réalité inscrite dans l'histoire, en même temps que celle de la place des animaux, en particulier des grands singes dans les yeux desquels notre condition de sapiens vient se refléter avec trouble. A deux reprises c'est à nous assis autour, scrutateurs invités qu'elles lancent des poignées de cacahuètes.

Tout est soumis à l'examen de ces deux animaux au puissant pouvoir de réflexion, avec beaucoup d'humour. A commencer par les penseurs de la French Theory – Foucault, Deleuze, Rancière ou Bourdieu, dont les visages forment un jeu de Memory dont les cartes sont posées face contre une représentation du monde. Des penseurs exclusivement masculins pour penser, défaire, démêler un monde à travers des textes devenus socles de pensée-action pour toute une génération de chorégraphes. Et comme en résonance, Latifa Laâbissi extirpe presque à la fin une pelote de fils de laines colorés qu'elle démêle lentement. Une prolongation en acte de la pensée bousculante de Donna Haraway, qui invite à déconstruire ce que l'on considère comme « nature » et « culture », comme organique et construit, à déstabiliser nos schémas de pensée et de catégorisation. Le monde est cette pelote de fils, explique Haraway dans une intervention filmée, et l'on peut tirer sur les fils les uns après les autres pour en explorer le sens. Ce que se proposent de tenter ces deux créatures hybrides avec une intelligence à la fois exigeante, brillante et drôle, pour le grand bien de notre pensée de sapiens pressés.

Vu au Next Festival. Conception et interprétation Latifa laâbissi et Anonia Baehr, installation visuelle Nadia Lauro. Lumière et design sonore Carola Caggiano. Photo © Anja Weber.

- 2019 -





06/19 - Thomas Hahn

[Home](#) / June Events : Le banquet et la banquette

June Events : Le banquet et la banquette

Soirée événementielle à June Events, orchestrée par Nina Santes autour de réjouissances diverses et variées, notamment un banquet dansant et deux singes humains.

Dans la salle principale de l'Atelier de Paris, débarrassée de ses gradins, un énorme triangle de tables fut dressé pour accueillir les convives par centaines, pour un « banquet performatif. » Juste à côté, en passant par l'extérieur, on put entrer dans le studio et s'asseoir au sol pour observer deux étranges créatures, assises sur un praticable évoquant la banquette arrière d'une voiture familiale. Pendant trois heures et demie, un duo de faux primates s'adonna à des occupations humaines (ou presque). Ce spectacle est-il donc antispéciste ? Ce n'est pas impossible, mais il se peut que *Consul et Meshie* nous parle moins des primates que de nous autres humains.

Les visages de Consul, le mâle (Antonia Baehr), et Meshie, la femelle (Latifa Laâbissi), font penser aux *Chlorocebus* (singes verts) lesquels vivent en groupes de trente à cinquante individus, ce qui correspond parfaitement au nombre de spectateurs humains prévus pour cette performance. Curieuse coïncidence, mais bien à sa place dans ce jeu d'inversion des réflexions et du regard, créant un formidable ouvrage de distanciation théâtrale et au passage un miroir un brin déformant de notre humanité.

Historiquement parlant, il faut cependant avouer que Consul et Meshie, ces deux chimpanzés « humanisés », n'ont jamais vécu ensemble. Consul 1^{er} décéda en 1894, mais il y eut beaucoup d'autres « Consul » après lui, selon Eric Baratay, auteur de l'ouvrage *Biographies animales. Des vies retrouvées*, où il nous parle de certains primates qui imitaient les codes de la société humaine. Quant à Meshie, elle vécut dans les années 1930.

Autant que ces singes aimaient participer au quotidien des humains, étaient-ils vraiment capables d'une réflexion sur leurs actes ? Étaient-ils dans le vrai ou dans le jeu ? Jusqu'où leurs comportements étaient-ils authentiques au lieu d'être de simples imitations ? Et en même temps, qu'en est-il chez nous-mêmes ? La rencontre fictive des deux quasi-humains sur la banquette automobile (scénographe: Nadia Lauro) soulève un mille-feuille de questionnements sur la distinction culture/nature et ressemble à un débat sur les humains qui sont venus les regarder.

Face aux duos mi-singe mi-humain, les spectateurs sont entièrement absorbés par l'observation et la réflexion, sans pouvoir faire quoi que ce soit d'autre, alors que Consul et Meshie sont libres de choisir leurs actions qui reproduisent celles des humains. Ça brode, ça tricote, et le spectateur détricote, si ce n'est Meshie qui examine les dents de Consul ou lance au public ces cacahuètes que le Consul historique aimait jeter en direction des autres animaux en imitant les humains. Et Meshie de croquer une pomme hautement symbolique, sans que Consul se transforme en Adam pour autant, n'ayant aucune feuille de vigne sous la main.

Banquet – Les Mères en Place © Sun A.Lee

Pendant ce temps, au banquet, le public arrive pour consommer nourriture, pensées et images. Mais on sent bien qu'ici il n'y a pas de spectateurs, qu'on a un rôle à jouer, que chaque humain y participe en même temps d'une scénographie vivante. Il n'y a pas de séparation, le spectacle est dans la salle et sur les tables, célébrant sur un mode très féminin le trou noir dans ventre, porteur de poésie digestive, savante et spirituelle. Les estomacs caressés de l'intérieur par le mafé, le public se réjouit de l'arrivée des femmes qui ont préparé le repas et nous invitent maintenant à danser. Ce sont Les Mères en Place, une association du 19^e arrondissement qui lutte pour l'alphabétisation des jeunes et plus encore. Après le repas, elles apportent chaleur musicale et humaine...

Retour chez *Consul et Meshie* où la cinquantaine de spectateurs est devenue une dizaine. Les autres sont en train de manger... Mais paradoxalement, moins nous sommes nombreux, plus nous sommes libres face à ces créatures qui incarnent des singes qui jouent aux humains avec leurs comportements, attitudes et réactions propres aux primates et pourtant si proches des nôtres. Le public réduit à une poignée, on est moins dans une forme de zoo, fut-il inversé, et plus proche d'une vraie communication avec cette altérité mouvante, comme chez les chimpanzés humanisés historiques.

Tel était bien le désir de Consul, selon Baratay: S'éloigner de sa propre espèce pour s'intégrer pleinement chez les humains. Ce qui implique en soi une réflexion sur ses convives. *Consul et Meshie* est une rencontre qui pourrait bien nous réhumaniser. Mais entretemps, il faut bien manger et danser. C'est une équipe 100% féminine, à commencer par Anne Sauvage, directrice artistique de June Events, qui a su nous rappeler ces nécessités en réalisant un jeu de miroirs passionnant entre nature et culture. Il ne manquait qu'une visite de Consul et Meshie au Banquet. Après tout, ces primates-là étaient initiés aux arts de la table...

Thomas Hahn

Festival June Events, 8 juin 2019, Atelier de Paris

DañsFabrik | Consul et Meshie

01 Mar - 02 Mar 2019

📍 LE QUARTZ

👤 LATIFA LAÂBISSI | ANTONIA BAEHR | NADIA LAURO

Performance ouverte, *Consul et Meshie*, des chorégraphes Latifa Laâbissi et Antonia Baehr, secoue les catégories. Durant sept heures, les deux performeuses jouent les singes humains, pour des grands singes en quête d'humanités. Creusant, avec dérision et autodérision, la violence des conventions sociales.

Danse, performance, installation ? Voici *Consul et Meshie* (2018) de, et avec, Latifa Laâbissi et Antonia Baehr, dans une installation visuelle de Nadia Lauro. Soit une expérience de sept heures, en forme de dispositif ouvert. Un lieu de passage où Consul et Meshie auront installé leurs pénates, le temps d'une performance corrosive. Car si la vérité sort de la bouche des enfants, c'est pour mieux laisser aux animaux le soin de refléter les humains. L'expression ne consacre-t-elle d'ailleurs pas les singes comme virtuoses de l'imitation ? Consul et Meshie sont ainsi deux singes. Deux chimpanzées femelles prenant place dans une institution culturelle pour y déplier leur histoire. Celle d'une autre époque. Une époque reculée : le début du XXe siècle aux États-Unis. Avec deux chimpanzées, Consul et Meshie, vivant en humains parmi les humains. Performance joyeusement grinçante, Meshie et Consul y évoluent librement poilues, impertinentes et impudiques.

***Consul et Meshie* de Latifa Laâbissi et Antonia Baehr : entre scène et obscène**

Nichées dans leur espace installé à l'écart de la scène, dans l'obscène de l'humanité, Consul et Meshie exposent leur étrangeté familière existence simiesque. Entre intérieur de voiture en cuir et lit-radeau, les deux performeuses déploient ainsi un espace d'observation. À la lisière de l'humanité, les grands singes sont habituellement considérés comme « presque » humain. Et tout est dans ce presque. Car si de définition ferme de l'humain il n'y a pas, tout ce qui est identifié comme « presque » humain sert alors à border l'humain. Presque humaines, Consul et Meshie ont certainement l'outrecuidance de se croire humaines. Et les spectateurs venant les visiter auront à se faire une opinion. Comme au parc zoologique. Mais attention, car Latifa Laâbissi et Antonia Baehr ne sont pas du genre à se laisser enfermer dans des clichés et catégories.

Singeries humaines ou humanités simiesques : un dispositif performatif ouvert

Chorégraphes au long cours, Latifa Laâbissi et Antonia Baehr livrent avec *Consul et Meshie* une performance acérée. « Deux humains jouent aux singes, qui jouent aux humains pour les humains. » Qui est qui, dans ce jeu de miroirs et de spéculations ? Tour à tour avachies ou brochant quelques mirifiques dentelles dans l'attente d'un quelconque prince... Meshie et Consul restent aux aguets du monde. Somnolentes ou vives, elles miment des danses de Valeska Gert, des clips vus sur Youtube, des discours d'extrême droite, des morceaux de bravoure animaliers. Avec leur costume caricaturant fourrure et mamelles, la performance oscille entre plaisanterie et renversement. « Il n'est aucun témoignage de culture qui ne soit en même temps témoignage de barbarie. » Et allégeant par l'humour cette douloureuse phrase de Walter Benjamin, *Consul et Meshie* n'en décortique pas moins la violence des conventions sociales. À retrouver pendant DañsFabrik 2019.